

## Mon histoire d'amour avec Genève



Genève vue du Salève

Cela faisait des années que je me sentais attiré par Genève. J'avais déjà eu l'occasion de m'y rendre à plusieurs reprises depuis le début des années 1990. Je travaillais alors comme économiste à la Délégation aux investissements internationaux du ministère de l'économie, à Bercy. Apprenant en 1993 qu'une prestigieuse équipe de l'ONU, spécialiste du même sujet, avait été délocalisée de New York à Genève, je m'empressais de prendre contact avec elle.

Bien m'en prit ! Le patron cette équipe, Karl Sauvant, était lui-même désireux d'approfondir son réseau international et tout particulièrement européen. Il saisit donc cette opportunité pour faire de moi l'un de ses principaux correspondants en France. Je commençais donc vers 1993 une collaboration avec l'équipe désormais genevoise du *World Investment Report*, (*WIR*), qui allait avoir au cours des 20 années suivantes un impact très positif sur ma carrière professionnelle et sur ma vie personnelle.



Karl Sauvant



Présentation du WIR à Paris

Mon rôle consista initialement à envoyer à l'équipe du *WIR* quelques informations et analyses sur les investissements étrangers en France, et à assurer – insigne honneur pour moi – la présentation du rapport en France lors de sa publication annuelle. Très rapidement, je fus amené dans ce cadre à me rendre une ou deux fois par an au siège genevois de l'ONU pour participer à des conférences ou à des groupes de travail.

Je fus d'emblée séduit à la fois par la majesté du bâtiment – un gigantesque chef d'œuvre d'art déco complété par quelques annexes plus modernes, le tout entouré par un parc magnifique avec une vue splendide sur la lac Léman et les Alpes - ; par l'intérêt intellectuel du travail onusien où tous les problèmes du monde convergent comme dans une caisse de résonance ; et par la ville de Genève, qui associe, dans une combinaison sans doute unique au monde, les beautés d'un magnifique cadre naturel, la tranquillité d'une ville moyenne et l'effervescence d'une grande capitale planétaire où les problèmes du monde sont débattus et parfois tranchés.



Le palais des Nations à Genève



Rapport sur les perspectives de l'investissement international

Mon lien avec l'ONU se renforça rapidement lorsqu'à partir de 1994, je fus amené, sur la proposition de Fiorina Mugione, également membre de l'équipe du WIR, à mener en liaison avec la CNUCED une enquête annuelle sur les perspectives d'investissement des firmes multinationales. Outre une démultiplication de mes déplacements à travers le monde, ce projet me permit de me rendre encore plus fréquemment à Genève – pour des périodes malheureusement à chaque fois très courtes, mais que je mettais à profit pour découvrir la vie nocturne de cette



Conférence sur l'attractivité

ville, et tout particulièrement ses lieux de tango. En outre, ma présence fréquente à l'ONU me permit de nouer d'autres contacts professionnels, qui me valurent à leur tour de nouvelles invitations pour participer à des conférences et autres séminaires de formation sur les thèmes de l'investissement international, des sociétés transnationales et de l'attractivité des territoires.

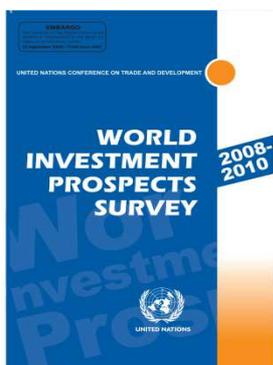


L'ancien siège de l'AFII, parc Monceau

Mes contacts avec la vie genevoise restèrent cependant longtemps très superficiel, et surtout entrecoupés de plusieurs passages à vide : c'est ainsi qu'après environ cinq années de contacts étroits entre 1993 et 1998, la relation se distendit quelques années, pour reprendre vers 2000-2002, et s'affaiblir à nouveau jusque vers 2006. Ayant quitté Bercy en 1995 avant de revenir occuper en 2000 des fonctions similaires à l'Agence française des investissements Internationaux (AFII) nouvellement créée, j'avais en effet dû transmettre certains de mes précieux liens avec la

CNUCED à mes patrons et à certains de mes collègues, tandis que mon enquête internationale, concurrencée par d'autres initiatives du même type, avait connu des phases d'hibernation.

Cependant, ma rencontre avec la successeur(e) de Karl Sauvart, Anne Miroux, allait modifier cette situation. A l'occasion de la



Page de garde du WIPS

présentation annuelle du *World Investment Report* à Paris, je rentrais régulièrement en contact avec elle et pus ainsi lui faire part de mon désir de renouer une collaboration plus étroite avec son équipe. Ceci tombait bien, car elle était elle-même désireuse de relancer le processus d'enquête que j'avais mis en place quelques années auparavant, se souvenait de moi et ne disposait pas en interne de tous les moyens qui lui permettaient de mener cette tâche à bien. Elle décida donc de me confier la responsabilité de ce projet, en tant que consultant



Anne Miroux

bénévole et en liaison avec l'AFII. Ceci, en retour, me permis à partir de 2006-2007 de revenir plus

souvent à Genève, et surtout pour des périodes de temps plus longues, puisqu'il m'arriva au cours des étés 2007 et 2008 d'y passer des semaines entières pour y rédiger le rapport dont j'avais la charge.

Sans pour autant faire de moi un véritable genevois, cette intensification de mes séjours me permit de parcourir progressivement la totalité du cycle hebdomadaire de l'existence dans cette ville - c'est-à-dire essentiellement pour moi la succession des milongas et autres pratiques de tango -. Cela me plût beaucoup, même si à l'époque, je restais fondamentalement un étranger de passage, sans véritables amis et sans domicile fixe.



Bal costumé à la Milonga du Club Alpin Suisse

Les choses changèrent progressivement au printemps et surtout à l'été 2008. J'étais alors en pleine crise professionnelle à Paris, ne supportant pas l'organisation du travail et surtout le style très autoritaire imposés à cette époque par le nouveau président de l'AFII, P. Je m'ouvrais alors à Anne



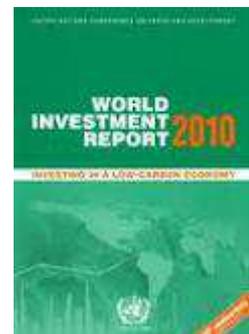
La villa Pregny, siège du Service des ressources humaines de l'ONU (vue depuis mon bureau)

Miroux de mon désir de changer de travail, en évoquant, à tout hasard, un possible contrat avec la CNUCED. Bien m'en prit. Son équipe était alors affaiblie par quelques départs et elle était à la recherche de renforts, au moins provisoire, dans l'attente de pourvoir aux postes vacants qui s'étaient ainsi ouverts. Le système de l'ONU offrait alors une certaine souplesse à cet égard, puisque ces postes vacants pouvaient être affectés, sans procédures trop contraignantes, à des experts extérieurs pour des durées courtes, mais assez aisément renouvelables. Il n'était pas rare, d'ailleurs, que l'entrée dans ce

système au départ précaire ne débouche in fine sur une embauche en bonne et due forme en tant que fonctionnaire international titulaire.

Sans en demander autant, j'étais déjà fort heureux de pouvoir ainsi assouvir l'un de mes rêves professionnels les plus chers en allant partager pendant quelques mois la vie de l'équipe du WIR à Genève. Les facilités offertes par EDF me permirent de « transférer » vers l'ONU le dispositif de mise à disposition qui avait initialement été mis en place pour me permettre de travailler en tant que salarié de l'AFII.

C'est muni d'un premier contrat de deux ou trois mois avec l'ONU – dont on m'avait verbalement assuré qu'il serait renouvelé au moins jusqu'en juin 2009 - que je donnais en septembre 2008 ma démission de l'AFII pour pouvoir prendre mes nouvelles fonctions à Genève à partir de la fin octobre 2008.



Page de couverture du WIR



La salle des Droits de l'Homme à l'ONU

spécialité ; la présence quotidienne dans un lieu beau et convivial - l'ONU – associant, dans un mélange étrange et sans doute unique, l'extrême politesse de la haute fonction publique internationale au contact permanent avec les problèmes les plus angoissants du monde ; la fierté – même si elle se révéla à la longue un peu illusoire – de participer à une œuvre de paix et de développement.

Dès les premières heures de ce travail – j'allais dire : avant même qu'il n'ait commencé – j'eus un avant-goût assez clair de ce qui allait être mon existence pendant les deux années suivantes : essentiellement de bonnes choses, mais avec aussi quelques aspects assez désagréables.

Commençons par le bon côté : un bon salaire, de plus non imposable ; la fierté de travailler au sein de l'équipe peut-être la plus prestigieuse au monde dans ma



Quelques membres de l'équipe du WIR



Les bords du Lac Léman à Genève

est toujours d'une émouvante beauté ; où il pleut relativement peu, mais où la neige, quand elle vient de tomber, recouvre la ville d'un magnifique manteau de silence virginal. Une ville aussi, où, bien que moins abondantes qu'à Paris, les ressources culturelles sont beaucoup plus accessibles et attrayantes – parce qu'elles sont physiquement proches, parce qu'on n'a pas tellement le choix, parce qu'on côtoie plus naturellement les artistes qui s'y produisent -. On fait donc plus avec moins : on sort davantage, même si le nombre de spectacle à voir est plus réduit.

Du côté de la vie personnelle, je jouissais du plaisir de vivre à Genève – c'est-à-dire, si l'on compare à mon Paris d'origine, dans une ville plus calme, de taille plus humaine, où le transport entre deux points quelconques ne prend jamais plus de 30 minutes en tramway ou à pied, où l'air est bon, où les parcs sont nombreux, où la vue sur le lac et sur les montagnes environnantes



Genève sous la neige



Avec mon épouse Mireille aux Rochers de Naye

Par ailleurs, Genève offre des opportunités de loisirs différentes – et à maints égards plus larges – que Paris, et ce dans au moins deux domaines : d'une part, elle est environnée d'une nature magnifique qui ouvre des possibilités d'excursions faciles et agréables – dans les Alpes valaisannes, dans le Jura, sur le Salève, sur les rives du lac Léman. Un bon réseau de trains et de bus facilite d'ailleurs ces déplacements : une moins de deux heures, on peut ainsi se retrouver, partant du centre de Genève, sur une crête de moyenne

voire de haute montagne. L'hiver, la station de ski jurassienne la plus proche est à environ 40 minutes de voiture. L'été, la ligne n°8 des bus genevois vous conduit en 30 minutes aux portes du téléphérique du Salève et de ses belles prairies avec vue sur le massif du Mont-Blanc.



Le chemin de fer de la Jungfrau

Il n'est pas non plus très difficile ni très long, grâce à l'efficacité des chemins de fer Suisses, de se rendre depuis Genève vers des destinations plus lointaines, pour apprécier, par exemple, les vieilles pierres de Berne et de Fribourg, les alpages de Gruyères, ou encore pour monter jusqu'en haut du glacier de la Jungfrau grâce à un train à crémaillère audacieusement creusé dans le rocher.



Parc Mon Repos à Genève

En second lieu, Genève elle-même, est, contrairement à l'image d'austérité que l'on en a parfois, une ville distrayante et agréable. De magnifiques parcs, éparpillés dans toute la ville et notamment tout autour du lac, offrent de belles possibilités de promenades, et l'été, de pique-niques souvent agrémentés par la musique d'un guitariste de flamenco, d'un violoniste classique, ou d'une chanteuse de son cubain.

De façon très régulière,

des fêtes hautes en couleur égayent la ville, comme par exemple la Fête de l'escalade au mois de décembre, célébrant la victoire de la ville au XVIème siècle contre l'armée du Duc de Savoie. Cette manifestation donne lieu à toutes sortes de défilés costumés, courses de fond, et autres démonstrations d'arme anciennes, notamment dans la vieille ville. Il y a aussi, l'été, toutes sortes de festivals en plein air, de tailles très diverses, avec de nombreux spectacles, concerts, marchés artisanaux, etc.



La fête de l'Escalade



Le Bain des Pâquis

Les genevois sont aussi un peu des « Bobos » avant la lettre, en ce sens qu'ils cultivent depuis longtemps une certaine forme de confort original, bon enfant et décontracté. Un exemple parmi beaucoup d'autres : le restaurant du bain des Pâquis, situé sur une sorte de jetée promenade dans la rade de Genève. L'été, on y déjeune agréablement au soleil, sur l'eau, à deux pas des plages et des baigneurs. L'hiver, on couvre le lieu de murs de bois et d'un toit de tôle. Il se transforme alors en une sorte de chalet des montagnes suisses,

où l'on peut aller manger une fondue en ayant l'impression d'être au bord d'un glacier – avec en plus, juste à côté, d'intéressantes expositions d'art contemporain.



La grande salle des conférences de l'ONU

Dernier grand atout de Genève : malgré sa taille relativement modeste, la ville joue un rôle de tout premier plan au niveau planétaire dans différents domaines : tout d'abord, la diplomatie et les relations internationales, bien sûr, avec toute la galaxie des institutions onusiennes : BIT, OMS, OMC,... qui font que la ville bruisse littéralement des problèmes de la planète. Ou, plus exactement, que c'est une fois passées par cette ville et médiatisées par les institutions qui s'y trouvent que des questions de toutes natures - diplomatiques, de santé, de travail, de



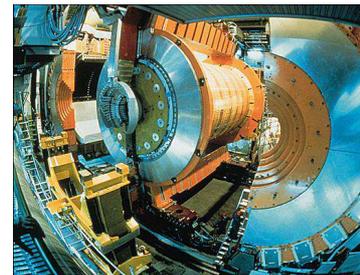
Hilary Clinton à Genève

développement, grandes catastrophes, etc. - se trouvent en quelque sorte adouées par une réunion ou une déclaration *ad'hoc* comme enjeux internationaux majeurs. Effet collatéral, il n'est pas rare, au coin d'un couloir, de rencontrer dans le bâtiment une figure connue. J'eus par exemple lors de mon séjour la possibilité de croiser ou d'écouter des personnages tels que – je cite dans le désordre : Hilary Clinton, Elie Wiesel, Ahmad Ahmadijad, Juan Carlos d'Espagne, DSK, Pascal Lamy, Nicolas Sarkozy, Michael Gorbatchev, et quelques autres de mêmes pointure.



Des délégués quittent la salle lors d'un discours violemment anti-israélien d'Ahmadijad

Genève joue également un rôle de premier plan dans la recherche scientifique mondiale, avec notamment la présence du CERN et de



L'accélérateur du CERN

ses milliers de chercheurs de haut niveau en physique nucléaire venus de tous les pays du monde. Conséquence : c'est là que s'effectuent les principales avancées de la physique contemporaine, avec une succession haletante, en forme de roman d'aventure, de découvertes sur les constituants élémentaires de la matière : quarks, gluons et autres bosons.



Le siège de la banque HSBC à Genève

Enfin, Genève est aussi une capitale financière et touristique, où se côtoient banquiers russes et riches touristes du golfe dont les femmes en tchador dévalisent quotidiennement les boutiques de luxe du centre-ville. Bref, une ville très cosmopolite, mais où la majeure partie des immigrants – chercheurs, banquiers, rentiers, hauts fonctionnaires internationaux, touristes, artistes de renom, diplomates – partagent la caractéristique d'être en quelque sorte les « gagnants » de



Touriste arabe à Genève

la globalisation. Et comme, en outre, il y a plein d'ONG et que tout ce petit monde a un niveau d'éducation très supérieur à la moyenne, tous ces privilégiés se paient le luxe d'afficher une mentalité plutôt progressiste et ouverte à la différence. Mon plus drôle souvenir à cet égard date d'un jour d'été 2009, où je prenais un cours de Salsa dans le parc Mon Repos. Nous fûmes soudain encerclés par une nuée de 6 ou 7 femmes du golfe persique, entièrement recouvertes de grandes Burqas noires, visiblement très intéressées par notre danse, et qui sortirent tranquillement leurs impressionnantes caméras japonaises pour filmer nos figures suggestives.

Voici pour les très nombreux et majeurs atouts de cette ville. Restent quelques inconvénients, dont le plus pénible fut pour moi la précarité de mes contrats de travail : une succession d'engagements à court terme – deux, voire parfois un mois – dont je me demandais en permanence s'ils allaient être renouvelés. Et de fait, ce renouvellement n'arrivait en général que quelques jours avant la fin du précédent contrat – lorsque ce n'était pas quelques jours *après* le début de la nouvelle période de



Le plateau de Champel

travail. Bref, une gestion des ressources humaines totalement erratique, un peu démotivante à la longue, mais qui constituait pour moi la contrepartie sans doute inévitable de la possibilité de travailler à l'ONU.

Autre inconvénient, dont heureusement je n'eus à subir les conséquences qu'au tout début de mon séjour : le marché du logement est très tendu à Genève, et les appartements à louer sont donc rares, chers, et proposés pour des durées parfois courtes ou aléatoires. Le mois d'octobre précédant mon arrivée se passa donc en recherches assez frénétiques, et même quelque peu angoissées dans les derniers jours : une semaine avant mon installation, après avoir envoyé une bonne cinquantaine de mails, je n'avais toujours pas d'endroit où me loger. Fort heureusement, la situation se débloqua *in extremis* : l'un des destinataires de mes e-mails me répondit tout de suite

qu'il avait effectivement un grand studio libre à me louer. Je m'attendais tellement peu à cette réponse, traumatisé par tant d'échecs antérieurs, que je commençais par penser qu'il était mythomane ou se moquait de moi. Mais ce n'était pas le cas, et je pus m'installer dès mon arrivée dans un très confortable et spacieux studio – un peu cher, il est vrai – du quartier huppé du plateau de Champel, où j'allais passer presque deux ans d'une vie fort agréable ; avant d'émigrer fin 2010, à mon retour d'un long voyage à Cuba, vers un charmant studio situé en plein centre de la vieille ville, rue Saint-Léger.



Dans la vieille ville, rue Saint-Léger



Un restaurant près de la place des Nations

Parmi les autres inconvénients, tout à fait mineurs ceux-là, de la vie à Genève, je citerai une tradition gastronomique locale assez incertaine et des restaurants en général très chers pour ce qu'ils proposent – Kebabs, Mac Do et chinois exceptés -. Quant à la neige, si elle se présente sous la forme d'un poétique manteau blanc et ouaté quand elle vient de tomber, et se transforme rapidement en une gigantesque gadoue paralysant les transports, avec de dangereuses plaques de verglas qui me coûtèrent un jour près de 1000 euros de réparation pour mon ordinateur personnel, dont l'écran se cassa à la suite d'une chute sur la place de la Paix. Ceci dit, bonne surprise, le temps est souvent beau – sauf quand la bise apporte sur la ville, rarement il est vrai, le froid polaire des montagnes.



Jour de gadoue à Genève



Le quartier des Pâquis

Il existe également un aspect un peu surprenant – et qui pourrait gêner, voire choquer certains esprits pudiques – de cette ville. Disons que Genève offre aux messieurs seuls et un peu argentés toutes sortes de possibilités parfaitement légales, sous différentes formes - bar, salons, petites annonces, etc., éparpillées dans toute l'agglomération, mais avec cependant une assez forte concentration dans le quartier des Pâquis, près de la gare. Une activité animée par une ribambelle de demoiselles venues d'un peu tous les endroits du monde, avec cependant – d'après ce que l'on m'en a dit, car je ne l'ai bien entendu pas vérifié – une surreprésentation de la communauté hispanophone et tout particulièrement Latino-américaine. Une tolérance un peu étonnante quand on pense que la ville accueille par ailleurs la plus grande densité mondiale d'ONG et de conférences internationales consacrées à la lutte contre la traite des êtres humains.

Après les derniers mois désagréables que j'avais passés à l'AFII – tempérés, il est vrai par un prometteur début de coopération avec l'ONU et quelques travaux intéressants pour l'OCDE - mon arrivée à Genève fut placée sous le signe de l'enthousiasme. Enthousiasme d'être intégré dans une équipe internationale prestigieuse au sein du plus éminents des organismes internationaux, et donc d'accéder au statut tant convoité par moi, pendant de longues années, d'expert international ; enthousiasme de vivre une vie nouvelle dans une ville que j'aimais déjà, pour avoir eu au cours de mes séjours précédents un premier aperçu de ses plaisirs – à commencer par celui de m'intégrer dans une nouvelle communauté de tango.



Le staff de la CNUCED pendant un exercice-incendie



Milonga Musaca au théâtre de la Parfumerie

C'est d'ailleurs par cela que je commençais mon séjour. J'arrivais en effet à Genève dans l'après-midi du dimanche 27 octobre 2008, pour prendre mon travail à l'ONU le lendemain. Or, ce dimanche était le dernier jour d'un mini-festival de tango qui se déroule deux ou trois fois par an à Genève, appelé *Milonga musaca* : trois jours ininterrompus de danse drainant un public international de jeunes danseurs. Après avoir déposé mes bagages dans mon studio et réglé le premier mois de mon loyer, je me précipitais donc, à pieds, dans la direction approximative du lieu de cette manifestation : le théâtre de la Parfumerie, situé au bord de l'Arve, dans le quartier de Carouge. Après trois bons quarts d'heure de marches et de contre - marches dues à la difficulté de localiser ce lieu un peu retiré, je rentrais dans une jolie salle de théâtre un peu déglinguée, surchauffée par la présence de quelques centaines de danseurs, et je me jetai dans les bras de tangueras dont certaines allaient au cours de mon séjour devenir de fidèles partenaires et même des amies.



**Le nouveau bâtiment de l'ONU**

Le lendemain commença ma vie professionnelle. J'étais logé dans le nouveau bâtiment de l'ONU, qui se trouve tout au bout du grand complexe formé par le bâtiment Art Déco construit au début des années 1930 pour la Société des Nations. Je fus installé seul dans un grand bureau au mobilier assez ordinaire, situé au neuvième étage avec une



**Vue sur le Lac Léman depuis les bâtiments de la CNUCED**

très belle vue sur le parc de l'ONU et ses dépendances. Après avoir été présenté à l'équipe, dont je connaissais déjà d'ailleurs de nombreux membres, et accompli un certain nombre de formalités administratives, je me mis au travail avec l'enthousiasme d'un sous-lieutenant de cavalerie légère chargé, pour sa première mission, de diriger un raid audacieux sur les arrières de l'ennemi. J'étais en effet bien décidé à donner à ma présence à l'ONU un lustre exemplaire pour me rendre digne de l'honneur qui m'était fait. Nous verrons comment ces bonnes résolutions s'érodèrent peu à peu sous la pression d'une réalité parfois décevante.



**Boulangerie sur le plateau de Champel**

Mais n'anticipons pas. Avant de vous conter l'histoire de mes rencontres, de mes joies et de mes déceptions successives, je voudrais vous raconter comment s'organisaient mes journées. Je me levais souvent très tôt le matin et buvais un premier café chez moi ou dans une boulangerie-salon de thé toute proche. Je partais au travail en bus, jouissant souvent de très jolies vues sur le Jura, qui était, selon les saisons enneigé, couvert d'une

magnifique tapis de verdure ou d'un manteau automnale mordoré. Presque tous les jours, la lumière matinale était superbe, à la fois claire, légère et douce. Pendant la demi-heure que durait approximativement ce trajet, je longeais successivement le plateau de Champel, le Parc des Bastions et les murailles de la Vieille ville où je rêvais d'habiter sans savoir encore que mon vœu serait exaucé au cours des derniers mois de mon séjour. Je passais le lac sur les ponts de



**Dans un bus genevois**



**Le pont de Bel-Air en travaux**

Bel-Air ou du Mont-blanc, puis montais vers la gare Cornavin où je changeais de bus pour arriver à la place des Nations. Pendant le voyage, je lisais souvent un livre d'histoire ou bien un quotidien gratuit dont j'appréciais particulièrement les enfantines bandes dessinées. Parfois, le trajet était égayé par les chansons d'un guitariste dégingandé et barbu, toujours le même, dont j'aimais bien la voix et auquel je donnai bien volontiers une pièce.

Une fois descendu du bus, je devais marcher assez longtemps pour arriver à mon bureau en traversant d'un bout à l'autre la véritable « ville dans la ville » que constitue le Palais des Nations. Mais ce quart d'heure de marche tenait davantage de la visite touristique à l'émerveillement constamment renouvelé que de la corvée matinale.



La place de la Paix



L'entrée de l'ONU, place de la Paix

Je commençais par traverser la magnifique place de la Paix, bordée par les bâtiments de plusieurs organismes internationaux, et occupée en son centre par un immense jeu de jet d'eau de taille constamment changeante, où les enfants adoraient se rafraîchir l'été. Après avoir longé l'immense sculpture en forme de chaise cassée symbolisant les dommages causés par les mines anti-personnel, je rentrais à l'ONU par le grand portail, dont la porte à révolution s'ouvrait

magiquement sous le charme toujours renouvelé de mon badge bleu de fonctionnaire international qui a fait ma fierté pendant des années. Je traversais ensuite la grande allée des drapeaux des pays membres, sans jamais oublier de vérifier que les plus chers à mon cœur étaient toujours bien à leur place. Je rentrais ensuite dans le vieux bâtiment que je traversais de part en part, m'enfonçant progressivement dans les sous-sols et longeant les murs de la grande cafétéria.



L'allée des drapeaux



Le hall du premier étage du nouveau bâtiment

Après avoir traversé le hall des salles de réunion du nouveau bâtiment – et m'être accessoirement renseigné ainsi sur les sujets du jour dont certains pouvaient présenter pour moi un intérêt - pris un café – du moins lorsque la machine située en face du « bloc » des deux plus grandes salles de conférences voulait bien fonctionner et me rendre la monnaie - je montais en ascenseur jusqu'à mon bureau. Je m'y livrais alors au travail – entrecoupé par l'assistance à quelques réunions internationales – jusqu'à l'heure du déjeuner.



Une réunion de la CNUCED



Verrière et pelouse du restaurant du personnel, sous le bâtiment principal

Je pris tout de suite l'habitude de déjeuner tôt. Le buffet du restaurant du personnel était abondant, avec une grande inventivité gastronomique censée refléter – multiculturalisme onusien oblige – la diversité des traditions culinaires du monde entier. La nourriture était bonne et abondante, le prix modéré – seule bonne affaire de ce point de vue de tout mon séjour à Genève – et la vue sur le parc du Palais des Nations, et, plus loin sur les Alpes, superbe. L'été, on pouvait même déjeuner en plein air en bordure d'une magnifique pelouse. Je n'ai jamais compris pourquoi tant de fonctionnaires internationaux

se plaignaient de ce restaurant si agréable, le plus magnifique que j'ai eu l'occasion de fréquenter de toute ma vie professionnelle.

Une fois terminé le déjeuner, j'allais parfois avec mes collègues à la grande cafeteria du premier étage, située en bordure des deux grandes salles de réunion plénière et agrémentées par une immense véranda. Au début, je participais d'ailleurs également avec eux à la prise de café matinal en commun dans le même lieu, ce qui présentait comme le déjeuner l'avantage de pouvoir socialiser et de



La grande cafétéria de l'ONU un jour de fête

se tenir au courant des mille événements, potins, ragots, qui tissent la vie professionnelle ; source informelle d'informations parfois dérisoires, parfois extrêmement précieuses. D'un naturel finalement assez asocial de ce point de vue, je cessais cependant rapidement de participer à ces rites, ce qui, j'en suis sûr aujourd'hui, m'a sans doute nuï dans ma vie professionnelle, à l'ONU comme ailleurs.



Avec ma partenaire Anne-Marie

Au fil des mois, l'heure méridienne fut de plus en plus fréquemment consacrée à mes activités de danse. Ce fut d'abord une très agréable pratique de salsa organisée le jeudi, qui se tenait, selon les jours, dans un local technique de rangement au sous-sol ou sur une sorte de mezzanine en surplomb de la grande cafétéria – avec toujours, une vue magnifique à travers la grande verrière sur le lac et sur le Mont Blanc. Plus tard, je me rendis le mercredi à un cours de

salsa organisé au BIT, dans un grand bâtiment moderne situé à quelques centaines de mètres au-dessus de celui de l'ONU, et entouré par la verdure d'un grand bois. Que de fois j'ai parcouru, ce beau chemin ombragé depuis le portail de Pregny – qui est aussi l'entrée principale de l'ONU, située en face de la Croix-Rouge – jusqu'au BIT. Vers les derniers temps de mon séjour à Genève, je passais de plus en plus de temps à pratiquer la danse à l'heure du déjeuner, aussi bien dans la salle du personnel du BIT que dans différents recoins du bâtiment principal de l'ONU.



Le bâtiment du BIT



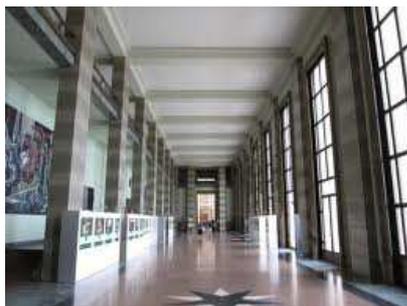
Le couloir de mon bureau à la  
CNUCED

Je recommençais ensuite à travailler jusque vers 18h ou 19h, heures à laquelle, selon les normes locales, il pouvait sembler décent à un fonctionnaire de rang supérieur de quitter son poste avec le sentiment du devoir quotidien accompli. De toutes manières, le travail était suffisamment intense et passionnant pour justifier, indépendamment de ces convenances, des horaires relativement extensifs.

Le soir, mon itinéraire de départ était légèrement différent de celui de mon arrivée matinale. En effet, au lieu de passer par les sous-sols, j'empruntais la passerelle du premier étage reliant le nouveau bâtiment à l'ancien. J'en profitais souvent pour regarder les expositions photographiques toujours très intéressantes consacrées aux différents aspects de l'action de l'ONU : maintien de la Paix, interventions d'urgence, action en faveur du développement, de la santé, de l'éducation. J'en ressortais toujours très fier de participer à une œuvre aussi exemplaire.



La passerelle entre le nouveau et l'ancien  
bâtiment



La salle des pas perdus de l'ancien  
bâtiment

Je débouchais ensuite dans le majestueux hall des pas perdus de l'ancien bâtiment, avec sa grande verrière et sa vue magnifique. On y trouvait également des expositions à caractère plus artistiques, mais également inspirées par les différents aspects des problématiques humanitaires et de l'action de l'ONU. Lors des grandes conférences internationales, cette grande salle longiligne se transformait en une sorte de grand bazar très animé, empli de stand où des dizaines d'ONG diffusaient leur littérature auprès des nombreux délégués présents.

Une fois sorti de l'ONU, je commençais mon errance nocturne dans les lieux de loisir de la ville. J'ai souvent entendu beaucoup de gens se plaindre de l'ennui de la vie à Genève, du faible nombre et de la faible variété des activités culturelles et de loisirs. Je peux témoigner, pour ma part, que jamais mes soirées ne furent plus complètement et agréablement remplies que dans cette ville. Il faut dire aussi que j'avais beaucoup d'argent ! Pour décrire une soirée-type, je commencerai par dire que les distances dans la ville étant relativement courtes et le système de transports en commun très efficace, le fait de se rendre successivement, au cours de la même soirée, dans deux voire trois lieux différents n'y pose aucun problème majeur.



Le tramway à Carouge

Je commençais très fréquemment par me rendre, sur le coup de sept ou huit heures, à un cours de danse. Au début, ce furent des cours collectifs de salsa, puis, de plus en plus souvent à partir de 2010, des cours particuliers d'afro-cubain en compagnie de mon grand ami Reinaldo Flecha, dont la rencontre a constitué un événement important dans ma vie et dont je vous reparlerai plus loin.



Le bâtiment de l'ADEM

Ceux-ci avaient souvent lieu dans une petite maison en arrière-cour, située derrière la gare Cornavin, qui abritait les ateliers d'ethno-musicologie (ADEM). Je pris également de nombreux cours particuliers de salsa à mon domicile.

Après cette première tranche de 2 heures environ, j'allais dîner, en général à pied, soit dans les environs de la gare, soit dans ceux de Plainpalais. J'allais, selon les cas, dans des restaurants italiens, assez chers mais confortables, soit dans des kebabs turcs, bons marchés et rapides. J'en profitais également pour rendre visite à quelques amis habitant dans le coin où je me trouvais : les noms de Luis, Isabel, Mario, Natacha, Monica, Andrès, Tati, Cristina, entre autres, me reviennent ici spontanément en mémoire.



Avec Isabelle à la milonga du Parc Mon Repos

Je me rendais ensuite dans un lieu de danse – en général du tango, plus rarement de la salsa. Certains jours, je parvenais même à faire les deux, commençant ou terminant, selon les cas, par l'un ou par l'autre. Je rentrais ensuite me coucher sur le coup de minuit et demi, en général en taxi. Mais ma journée n'était pas encore terminée : excité par la danse malgré ma lassitude physique, je passais un long moment – parfois plus d'une heure – à lire des revues ou des livres historiques et scientifiques, ou encore à regarder un film emprunté à la boutique

vidéo voisine avant de m'endormir. Je me levais ensuite très tôt, prenais mon café – rite indispensable pour permettre à ma physiologie de commencer à fonctionner normalement – et une nouvelle journée commençait.

Le week-end et les jours de fêtes, cet emploi du temps connaissait trois variantes principales : tout d'abord, lorsque j'avais décidé de travailler, je n'avais pas à me déplacer pour ce faire et je pouvais éprouver le plaisir des tranquilles petits-déjeuners dans un des salons de thé proches de mon appartement. En second lieu, ma journée



Le Lac Léman vu depuis les environs de Montreux



Les Alpes valaisannes vues depuis les rochers de Naye

de danse commençait souvent plus tôt, par un cours particulier à mon domicile ou par une pratique collective dans l'après-midi.

Enfin, surtout lorsque ma femme Mireille se rendait à Genève, nous partions fréquemment en excursions dans les environs : le Jura et ses pistes de ski de fond, Lausanne et ses musées, Montreux et ses rochers de Naye, les vignes de Vevey, les montagnes valaisannes, Chamonix et son aiguille du Midi, Interlaken et la Jungfrau, le Salève, Martigny, Fribourg, Sion, Gruyère, constituèrent ainsi quelques-unes de nos destinations les plus agréables – sans compter Bâle où nous nous rendîmes directement depuis Paris.

Il y avait aussi les concerts dominicaux de l'orchestre de Suisse romande au Victoria Hall, les expositions du musée de Genève, les festivals de cinéma latino-américain à l'Alhambra, et j'en passe.... J'ai également suivi – peu fréquemment il est vrai – des stages de danse pendant tout un week-end ou au moins tout un samedi. Bien sûr – de plus en plus rarement avec le temps – il m'arrivait aussi de me rendre à Paris ; expérience fatigante et un peu frustrante qui gâchait régulièrement ma journée de samedi pour cause de réveil trop matinal.



Le théâtre de l'Alhambra



Avec Valentine au Club Alpin Suisse

Quelques précisions sur mon « emploi du temps » nocturne de danse, si important pour moi : le dimanche, j'allais souvent danser la salsa à la Brasserie des grottes derrière la gare Cornavin, ou bien le tango au Club alpin suisse, sur la place de Plainpalais ; le lundi, j'allais d'abord faire un cours de barre au sol rue de Carouge, puis j'allais danser à la pratique de tango d'Alejandro de Benedictis, dans une salle située en sous-sol de l'UNI-mail (université de Genève), près du pont de l'Arve ; l'été, je me rendais à la



La milonga du Parc Mon Repos

délicieuse milonga des Sciences et des Sens, en plein air au parc Mon repos. Le mardi, j'allais prendre un cours collectif de salsa dans un hospice de personne âgées (si, si !!!) du quartier de



Milonga de Morges

Servette, ou bien un cours particulier avec Flecha à l'ADEM, avant d'aller danser le tango au Club alpin suisse. Le mercredi, j'allais au début de mon séjour danser le tango au café Calle Luna, près des Hôpitaux de Genève ; vers la fin, j'allais souvent danser la Salsa dans la belle salle de l'association Salseros de Hoy, à Vernier. Le jeudi, j'assistais pendant l'année 2009 à un cours de salsa derrière la place de Plainpalais, puis à partir de début 2010 à un cours de danse afro-cubaines organisé par Flecha au centre culturel des Pâquis, avant de rejoindre l'accueillante pratique de tango organisé dans différents lieux alternatifs par Mariella, qui m'a toujours témoigné beaucoup de sympathie. Le vendredi, j'allais souvent à la pratique de tango de Murat, au centre protestant Saint-Boniface de Plainpalais, après avoir pris chez moi un cours de salsa. Parfois, je me rendais l'été au kiosque de Morges, près de Lausanne. Enfin, le samedi soir, j'allais le plus souvent danser le tango au club Zou animé par Husseyin.



Milonga au Club Zou

Maintenant que j'ai campé le décor et l'emploi du temps, il me reste – c'est l'essentiel – à vous décrire les principales expériences qui m'ont marqué au cours de ce séjour. Je les résumerai par quelques mots qui ouvrent chacun un chapitre important de ma vie : la découverte de la culture cubaine ; ma fréquentation du monde du tango genevois ; l'amitié très enrichissante qui m'unit à quelques artistes ; ma vie professionnelle, avec ses satisfactions et ses difficultés. Je terminerai ce texte par l'évocation de quelques lieux, souvenirs et anecdotes marquantes.



Salsa dans le Parc des Bastions

La découverte de la culture cubaine est sans doute, de toutes mes expériences genevoises, celle qui commença le plus mal et qui se termina le mieux. Cela faisait longtemps que j'étais intéressé par la salsa et plus généralement par Cuba, où je m'étais déjà rendu en 2008. Dès mon arrivée, je recherchais donc des cours de salsa, danse à laquelle se résumait à l'époque ma connaissance de la culture cubaine. Tout commença très mal : je me fis rapidement éjecter du premier cours où je m'étais inscrit, dirigé par une sorte de gourou prétentieux du nom de Cl., pour cause (je cite de mémoire) d'âge avancé et de faible appétence pour moi des élèves féminines (quel grossier personnage !! La suite des événements, je m'empresse de le dire avec fierté, lui donna tort).



Salsa dans le Parc des Bastions



Salsa dans le Parc des Bastions

je m'inscrivis alors à un autre cours, situé près de mon domicile, dans un accueillant café aujourd'hui fermé du nom de Calle Luna, où je subis pendant quelques mois l'enseignement du professeur de danse le plus sympathique et le plus profondément incompetent que j'aie jamais rencontré, J. ; puis je fréquentais les cours, beaucoup plus structurés, d'Esteban Isnardi, qui représentèrent pour moi un net progrès et auxquels je m'attachais un moment fortement - au point de prendre régulièrement des cours particuliers avec son assistant Marc – avant de m'en éloigner au bout d'un an. J'y ai cependant vécu de bons moments, surtout à l'occasion des stages d'été dans le parc des Bastions. J'y rencontrai également, après quelques difficultés liées à mon statut peu attractif de débutant plus tout jeune, mes premières partenaires stables de Salsa dont certaines sont aujourd'hui encore restées de bonnes camarades. Mais la principale raison de mon éloignement des cours d'Esteban fut ma rencontre avec Reinaldo Flecha, dont une amie cubaine tanguera, Margot, m'avait auparavant vanté les mérites.



Reinaldo Delgado « Flecha »



Flecha en cours

J'ai décrit dans le détail, dans un long article (voir références bibliographiques), les grandes qualités de cet homme beau, généreux, sincère, percussionniste et danseur talentueux, véritable enfant de la balle né à la Havane dans un milieu d'artistes afro-cubains de haut niveau. Je dirai simplement ici qu'au cours de l'année 2010 où je le fréquentais assidûment, assistant à ses concerts et à ses cours collectifs, prenant avec lui de très nombreux cours particuliers, j'acquis grâce à lui mes premières véritables connaissances sur les différents aspects de la culture populaire cubaine. Je développais également grâce à lui ma conscience corporelle - bien davantage de ce que m'avaient appris les cours de tango et de salsa auxquels j'avais jusque-là assisté - grâce à de très nombreux exercices de coordination rythmique et de dissociation. Accessoirement, la pratique intensive de la danse afro-cubaine, très physique, me permit de maigrir d'une bonne dizaine de kilos et de retrouver ma ligne d'adolescent svelte. Enfin, Flecha me donna la mesure d'une relation pédagogique profonde, à la fois exigeante et affectueuse, qui enrichit l'élève comme le professeur, et dont d'autres enseignants genevois m'avaient cruellement privé. La qualité et la sincérité de cet enseignement m'ont fait regarder d'un autre œil, fort critique je l'avoue, l'espèce de bouillie pseudo-pédagogique qui est parfois servie dans certains cours de tango et surtout de salsa à visée essentiellement commerciale.

Flecha, plus qu'aucun autre, m'apprit que la culture populaire cubaine ne se limite pas à la salsa qu'on veut nous vendre (et qui d'ailleurs n'est que partiellement cubaine), mais incorpore aussi, dans son extraordinaire richesse, un grand nombre d'autres formes d'expression. Il me parlait beaucoup des danses des Orishas, de la Rumba, du Son – et des lieux où ces danses sont aujourd'hui pratiquées et transmises à Cuba, tout particulièrement le *Conjunto Folklorico Nacional*. Je passais de longues heures en compagnie de Flecha à pratiquer ces danses. Et ces noms ces images, commencèrent à me faire rêver. Je lus avidement des livres et de articles consacrés aux mythes des Orishas et à la Santería. Je regardais sur Internet des vidéos du *Conjunto*



Flecha pendant un festival d'afro-cubain à Barcelone



Papucho et Cheila dans les rôles d'Ogun et Ochun

*Folklorico Nacional*. J'écrivis moi-même une série de nouvelles sur les Orishas, inspirées des contes que j'avais lus (voir références à la fin de l'article). Et je résolus de retourner à Cuba, à la première occasion, découvrir de beaucoup plus près cette culture. Bref, j'avais attrapé le virus de la cubanomanie.

Flecha me fit également partager ses amitiés avec générosité. Je rencontrai tout d'abord les membres du groupe de musique cubaine *Wemilere* qu'il a créé et qu'il dirige à Genève : sa femme Montse, le chanteur Josuah – qui poursuivait par ailleurs des études de musique classique - et surtout les danseurs Cheila et Papucho, sur lesquels je réalisai également de petits reportages, forgeant par la même occasion mes premières armes de réalisateur vidéo.

J'assistai aussi, surtout à partir du début 2010, à des spectacles et des peñas du groupe *Wemilere*, qui combinaient musique, danse et chant dans des lieux sympathiques : salles de cafés, petites guinguettes au bord du Lac Léman, terrasses de restaurants. Flecha me présenta également son père, Juan de Dios Ramos, un très grand danseur et chorégraphe, co-fondateur du *Conjunto Folklorico National*, ainsi que son frère Juanito Ramos Delgado, excellent danseur et enseignant de Son, alors



Flecha pendant un concert du groupe *Wemilere* installé en France, et aujourd'hui malheureusement décédé.



Madeline Rodriguez à Grenoble

Grâce à Flecha, je fis également deux autres rencontres fondamentales dans mon approche de Cuba : Tout d'abord, celle de Madeline Rodriguez, sur laquelle je réalisais à Grenoble un reportage qui, posté sur le site de *Fiestacubana.net*, fut l'un des plus lus de ma série de portraits de danseurs cubains et m'aïda considérablement à conforter ma propre notoriété dans le monde français de la salsa.

La seconde rencontre majeure fut celle de Luanda Pau, ancienne danseuse soliste du CFN, aujourd'hui installée à Nice, qui vint animer un stage d'afro-cubain à Genève à la fin de l'année 2010. C'est en prenant Luanda pour sujet que je réalisai, de manière spontanée, mon premier « vrai » reportage vidéo consacré à la danse. Malgré le caractère très amateur de ce travail – une caméra « bas de gamme », des images et un son mal enregistrés, un logiciel de montage simplissime, etc., ce travail eut la chance de plaire à Luanda qui me proposa ensuite au début de 2011 de faire la même chose sur son père, le grand danseur cubain Domingo Pau. Et c'est ainsi que mon aventure cubaine commença véritablement. Mais n'anticipons pas.



Luanda Pau et sa fille Yandra



Le vieux Santiago, derrière la place Cespedès

Disons tout de même une chose importante : à partir du moment où mon travail à l'ONU commença à battre de l'aile, c'est-à-dire vers le printemps 2010, j'exhumais mon vieux projet de départ à Cuba. Je tirai profit d'une première interruption de mon contrat de travail avec l'ONU, à l'automne 2010, pour partir deux mois dans ce pays, où je découvris avec passion les villes de La Havane et Santiago. Puis, toute l'année 2011 se passa en aller et retour entre Genève, Cuba et Paris, où je revins définitivement (?) m'installer vers l'automne 2011 après un dernier voyage vers Cuba.

Ces aller-et-retour triangulaires – je devrais dire quadrangulaire, si je tiens compte du fait que mes séjours à Cuba se partageaient entre deux villes, la Havane et Santiago – eurent une influence importante sur ma perception de chacune de ces agglomérations, par comparaison avec les trois autres. Paris m'apparaissait la plus inhumaine, la plus stressée, la plus bruyante. Santiago - celle qui m'avait fait le plus rêver et pour laquelle j'éprouvais un moment un sentiment proche de l'amour que l'on porte à une jolie femme – finit par me lasser, malgré tout son charme, par son caractère trop misérable et



Cumparsa d'enfants dans les rues de Santiago

par la mendicité systématique de sa population à l'égard des touristes. Par comparaison, la Havane pourtant si décatie finit même par m'apparaître comme une ville presque riche, mais dont les



La troupe du Cabildo de La Havane

ressources culturelles et de loisir – y compris dans le domaine de la danse de salsa – n'arrivaient pas à la cheville de celles de Paris. Finalement, Genève sortit vainqueur haut la main de cette compétition quadrangulaire : plus riche et confortable que Santiago, plus tranquille et proche de la nature que Paris, aussi belle que La Havane, offrant de très abondantes ressources culturelles et de loisir, au cœur de l'actualité

planétaire... Qui m'aurait dit, il y a quelques années, que cette ville à la réputation d'austérité et de tranquillité provinciale emporterait si largement mes suffrages en comparaison de concurrentes aussi prestigieuses ? Et pourtant, il en est ainsi.

Mais revenons à la Salsa genevoise. Tout en approfondissant ma connaissance de la culture cubaine, je continuais pendant toute l'année 2010 à assister aux cours et aux pratiques de Salsa de Salvatore Licciardello, qui, sans égaler l'enseignement de Flecha, étaient donnés au BIT avec gentillesse, attention, modestie et efficacité. J'assistais également, au même endroit, à quelques cours d'afro-cubain de mon ami Papucho.



Papucho dans le rôle d'Oggun

Ces enseignements complémentaires, suivis avec assiduité, me permirent de réaliser assez rapidement des progrès très significatifs en salsa, et à susciter dans les différents lieux de danse où je me rendais (pratiques de l'ONU et du BIT et école *Salseros de Hoy* de Vernier, à la sympathique ambiance associative ; Brasserie des Grottes de Cornavin et Barrio latino de Plainpalais, plus commerciales) des réponses de plus en plus enthousiastes des danseuses à mes invitations. Bref, sans être aussi populaire et recherché qu'au tango, j'étais déjà devenu à l'été 2010 - avant même le début de mes grands voyages vers Cuba - un danseur de salsa tout à fait convenable.



La milonga du Parc Mon Repos

Le tango représenta pour moi une autre grande implication dans la vie genevoise. Cette expérience m'apporta moins d'excitation que la découverte la culture cubaine, car je connaissais déjà bien le monde du tango avant d'arriver à Genève, et cette ville n'est évidemment pas une grande capitale du 21<sup>e</sup> siècle. Mais je vécus cependant à cette occasion des moments très agréables,

et pus

nouer des amitiés dont certaines s'avèrent durable. Je réalisais également quelques reportages qui parlent encore à mon cœur et me permirent accessoirement de franchir les premières étapes de ma nouvelle pratique de reporter vidéo. Parmi les lieux qui n'ont laissé les meilleurs souvenirs, et sur lesquels j'ai déjà abondamment écrit, je citerai le restaurant Calle Luna, le CAS, la pratique gourmande de Murat, les samedis d'Hussey au club Zou, la pratique du lundi à l'UNI où je pouvais faire le coq en présence de jeune danseuses débutantes très admiratives (voir références bibliographiques en fin d'article).



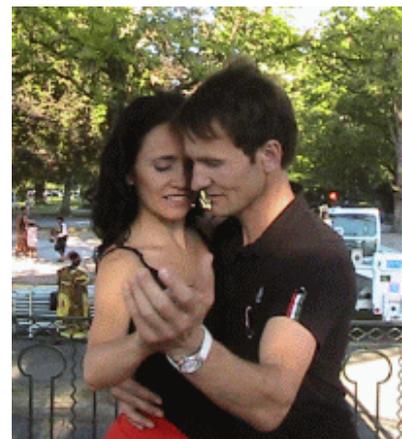
Claudio avec un groupe d'amis tangueros au Club Alpin Suisse



Hussey avec les danseurs Daniel et Alejandra

Quant au tangueros que j'ai fréquentés et aimé, j'ai pris soin dans différents articles d'écrire quelques mots affectueux sur chacun d'entre eux. Je citerai tout particulièrement ceux avec lesquels j'eus la joie de « créer » quelque chose : Yves-Pierre Senn et son épouse Véronique, organisateurs de la milonga du Parc Mon Repos sur laquelle je réalisai un grand reportage ; Miwa, les deux Anne, Julie, qui furent à la fois des partenaires de danse et des inspiratrices littéraires –

Julie m'aidant en plus à trouver un logement très agréable dans la Vieille ville à mon retour à Genève en novembre 2010 - ; Martina, qui fut pendant de longs mois ma partenaire de tango ; Husseyin, qui me donna l'occasion de réaliser un très intéressant reportage sur un couple de danseurs argentins de passage à Genève, Alejandra et Daniel ; Claudio, animateur du CAS, grâce auquel je pus réaliser l'un de mes rêves les plus chers : rencontrer et interviewer la grande danseuse de tango argentin Milena Plebs, à l'occasion d'un stage donné par elle à Genève. Et quelques autres encore dont vous pourrez trouver les noms et les visages sur mon site web (voir références en fin d'article).



Anne et Nadri



Avec Julie Pera

Je m'aperçois cependant, en écrivant ces lignes, que j'ai beaucoup moins à dire sur le tango, qui pourtant occupa la majeure partie de mes soirées pendant mon séjour à Genève, que sur la culture cubaine. La métaphore qui me vient immédiatement à l'esprit, pour expliquer ce fait, est celle d'un homme marié depuis longtemps, qui rencontre une jeune femme qui devient sa maîtresse. C'est alors toujours la femme légitime qui lui fournit les bases fondamentale de son existence : un foyer, des enfants, un patrimoine, une image sociale. Mais c'est la jeune maîtresse qui le fait rêver, lui permet de retrouver ses instincts de jeune homme fougueux, le pousse à entreprendre des voyages lointains, l'inspire pour écrire des poèmes. D'un côté, une relation ancienne, stable,

installée, quotidiennement gratifiante ; de l'autre, la découverte passionnée de sensations nouvelles. Au cours de mon séjour à Genève, c'est le tango qui a tenu le rôle de la vieille épouse légitime, à la présence à la fois nécessaire et rendue banale par l'habitude ; et c'est la culture cubaine qui fut ma jeune maîtresse, m'apportant une succession de découvertes enivrantes et de défis stimulants.

J'ai déjà parlé de quelques-unes des rencontres amicales fortes qu'il me fut donné de vivre à Genève : celles de Flecha et de Luanda Pau tout particulièrement. Mais il y en eu quelques autres. Je pu ainsi partager une même double passion pour le tango et pour Cuba avec la chanteuse Michèle Hertach, dont je filmais quelques concerts et qui resta, après mon départ de Genève, une amie fidèle et accueillante. Je vécus à plusieurs reprises avec elle des moments de complicité amicale toujours distrayants et enrichissants.



Michèle Hertach



Jérémie Rosenstein dans la vieille ville

Une autre rencontre magnifique fut moi celle de Jérémie Rosenstein, étudiant en cinéma à l'ECAL de Lausanne, qui guida mes pas de cinéaste amateur. Je fis sa connaissance par l'intermédiaire d'Alejandro de Benedictis, professeur de Tango à Genève. Celui-ci nous annonça, un jour de novembre 2010, qu'une équipe de cinéaste allait venir filmer, à sa pratique du lundi soir à l'UNI, une



Jérémie en train de monter un de mes films

scène nécessitant des figurants de tango, et nous demanda de bien vouloir venir donner un coup de main. Je le fis d'autant plus volontiers que j'ai toujours été un peu cabotin et que j'adore être filmé. Un ou deux lundi plus tard, nous nous réunîmes dans un grand gymnase de l'université, en présence de l'équipe, pour tourner la scène. Une fois le tournage terminé, je me dirigeai vers le jeune metteur en scène pour lui demander s'il connaissait quelqu'un susceptible de me donner des cours de vidéo. Jérémie –puisque c'était lui – me répondit qu'il était tout à fait disposé à le faire lui-même.



Jérémie dans sa maison de Coligny

Quelques semaines plus tard, je commençais avec lui les cours dans sa splendide maison de Coligny. L'amitié se noua d'autant plus spontanément entre nous que nous partageons beaucoup de choses, à commencer par les origines familiales, l'attrance pour les belles choses de l'art, et la mémoire des atrocités nazies. Il se trouve par exemple que sa mère, comme ma tante, ont toutes deux écrit un livre racontant la vie des juifs à Nice sous l'occupation. Tout cela, en plus de mon intérêt personnel pour ses cours de vidéos et de l'affection passionnée qui était née en moi pour sa belle maison de Coligny – malheureusement aujourd'hui vendue – fournit le ciment d'une amitié très vive entre nous. En plus de me donner des cours de vidéo et de photo, Jérémie réalisa le montage de plusieurs de mes documentaires sur des danseurs cubains, comme Papucho et surtout Domingo Pau, leur donnant un aspect « professionnel » que j'aurais été bien en peine d'obtenir par mes seuls moyens.



Vue de l'ONU vue depuis la maison de Jérémie



Présentation du WIR 2010 à Paris

Mais je n'étais pas venu à Genève pour danser et faire des films, mais pour participer au sein de l'équipe de la CNUCED à l'analyse des tendances de l'investissement international et à la rédaction du rapport annuel de cette institution sur l'investissement dans le monde. D'octobre 2008 à juin 2009, les choses se passèrent bien : sous la direction bienveillante et efficace d'Anne Miroux, je jouais un rôle actif et utile dans l'équipe, prenant des initiatives et jouant un rôle je crois satisfaisant dans la rédaction du premier rapport auquel je participais, celui de 2009. Je dirigeais également la réalisation de quelques enquêtes auprès des firmes multinationales tout en rédigeant des rapports sur l'attractivité pour le compte de l'OCDE et du World Economic Forum. Cependant, après le changement d'affectation d'Anne Miroux en juin 2009, s'ouvrit pour moi une période d'incertitudes qui allait finir par aboutir à mon départ de l'ONU en 2011. Toute la fin de l'année 2009 se passa dans l'attente de décisions concernant mon avenir à la CNUCED. On me confiait des responsabilités apparemment importantes, tout en laissant planer une incertitude sur mon avenir à court terme à l'ONU. Bref, mon travail commença à évoluer en dent de scie, dans l'attente de réponses ou de décisions qui arrivaient souvent très tard, et parfois jamais.

Finalement, après un tout début d'année 2010 plutôt encourageant, on m'annonça au printemps que la partie du rapport « WIR 2010 » pour laquelle on m'avait nommé responsable – ce dont j'avais à l'époque tiré une grande fierté – était purement et simplement supprimée, ce qui acheva de me démotiver et déclencha même vers le mois de mai une petite dépression – encore aggravée par un problème de calcul rénal qui ne conduisit pendant plusieurs jours à l'hôpital de Genève. En fait, j'avais déjà compris que mes jours à l'ONU étaient comptés.



L'hôpital de Genève



Rueda de casino à Novalaise

Finalement, mon contrat arriva à échéance début août 2010. Après quelques jours de flânerie à Genève et dans la montagne aux alentours de Chambéry, je partis alors deux mois pour Cuba. Là-bas, j'appris début octobre que l'ONU me proposait un nouveau contrat de trois mois à partir de début novembre 2010. Je repartis donc, très heureux, à Genève où je m'installais dans un charmant studio de la vieille ville. Mais mes espoirs de réintégration durable furent bientôt déçus. Aussi, après l'arrêt définitif de mon contrat avec l'ONU en février 2011, je me consacrai entièrement à ma nouvelle

passion pour la culture cubaine, en alternant les séjours à Paris et dans le studio que j'avais conservé à Genève.

Quels sont les lieux qui n'ont le plus marqué à Genève ? Je citerai, en vrac, le palais des Nations de l'ONU, avec ses dédales de coursives, ses recoins cachés, son parc de toute beauté où vivent des paons en liberté, ses fêtes chaleureuses, ses superbes expositions consacrées aux différentes thématiques liées à l'action de l'ONU – en fait à la vie de l'Humanité, c'est dire !!! Le BIT et sa salle du personnel où j'ai si souvent dansé, surtout au cours de la seconde partie de mon séjour à la fin 2010 ; l'ADEM, lieu d'accueil de toutes les cultures populaires du monde, situé derrière la gare Cornavin, où je prenais mes cours de danse afro-cubaine



Un paon dans le parc de l'ONU



Rumba sur le parvis de la Cathédrale

avec Flecha ; les bords du lac Léman, avec en arrière fond le quartier des Paquis, où j'aimais tant me promener pour profiter des jolies vues, rencontrer mes amis et goûter les plaisirs de la vie genevoise ; la vieille ville, avec sa cathédrale et ses rues pavées où dans les nuit d'hiver

résonnaient mes pas, de retour d'une milonga ou d'un lieu



Le lac Léman vu depuis le Parc Mon Repos

d'agréables moments, l'été, à danser la Salsa, le tango, ou à écouter de la musique,



La buvette du Parc des bastions

agréablement installé sur une pelouse.

Et puis aussi... le théâtre de l'Alhambra, au pied de la butte du centre-ville, où j'aimais tant aller, en novembre, assister au festival du Cinéma « Filmar en America » ; la belle salle de

Salseros de Hoy de Vernier où j'allais danser tous les mercredis avec ma partenaire Anne-Marie ; le

plateau du Salève où j'ai fait de si agréable pique-nique l'été avec mon épouse Mireille ; le café Calle Luna, situé près de l'hôpital de Genève, où j'allais danser une ou deux fois par semaine ; la maison magnifique de mon ami Jérémie sur les hauteurs de Cologny, où je me suis initié à l'art de la vidéo ; de l'autre côté du lac, le parc *Mon repos* où j'ai passé de si agréables soirées, le lundi, à la milonga des sciences et des sens, et où j'ai pris l'été tant de cours de salsa avec Marc, près de la fontaine en face de l'entrée principale. En dehors de Genève, se me souviens aussi avec émotion des week-ends d'hiver dans les champs de neige du Jura, des promenades avec Mireille dans les vignes de Vevey et aux rochers de Naye, des soirées de Salsa à Montreux, des escapades vers Fribourg, Neuchatel, Morat, Bâle et Interlaken...



Cérémonie de célébration de l'Holocauste en 2010 sur la place de la Paix

Et pour les anecdotes, heureuses ou malheureuses, qui m'ont le plus marqué : l'émouvante cérémonie de célébration de l'Holocauste tenue en 2010 sur la place de la paix à Genève, en présence de la communauté juive de la Ville ; la rencontre avec Milena Plebs un soir de juin 2010 au CAS ; les moments de complicité noués avec mes partenaires de Tango - les deux Annes, Michèle, Miwa - à l'occasion de la rédaction en commun d'articles et de nouvelles ; Les manifestations organisée sur la place de la Paix par telle ou telle communauté

s'estimant victime d'une injustice parfois bien réelle, et dont l'une des conséquences les plus immédiates était souvent de permettre aux fonctionnaires de l'ONU de bénéficier d'une demi-journée de congés pour des raisons de sécurité ; mon hospitalisation aux HUG à la suite d'un problème de calcul rénal, aggravé par la phase de dépression que je traversais



Manifestation d'opposants iraniens sur la place de la Paix



Fête du bazar à l'Onu

alors suite à mes difficultés professionnelles ; les belles fêtes de l'ONU, et particulièrement le bazar du mois de novembre, où l'on vendait des produits artisanaux venus de tous les pays du monde ; la découverte enfiévrée des différents aspects de la culture cubaine, à travers la danse, la musique, la vidéo, la lecture et l'écriture ; et par-dessus-tout, mon activité éditoriale sur l'économie internationale et sur la danse.

Chère Genève, depuis Paris où je vis aujourd'hui une vie très agréable, mais dépourvue de la magie et du charme que j'ai éprouvé lors de mon séjour en tes murs, ma pensée s'envole vers toi. Et je jure qu'un jour – je ne sais pas encore quand ni comment – je reviendrai vers les bords du Lac Léman pour revivre, une nouvelle fois, ces instants précieux – en espérant qu'ils ne seront pas trop teintés de la nostalgie de ce qui fut et qui, nécessairement, ne peut être ressuscité à l'identique.



Sur le Salève, regardant Genève

## Références sur mes activités éditoriales à Genève

Articles sur le tango à Genève :

[http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com\\_content&task=category&sectionid=5&id=129&Itemid=46](http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category&sectionid=5&id=129&Itemid=46)

Articles sur les danseurs cubains :

[http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com\\_content&task=category&sectionid=11&id=122&Itemid=73](http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category&sectionid=11&id=122&Itemid=73)

Articles sur les Orishas :

[http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com\\_content&task=category&sectionid=11&id=125&Itemid=73](http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category&sectionid=11&id=125&Itemid=73)

Publications économiques majeures pendant mon séjour à Genève :

[http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com\\_content&task=category&sectionid=3&id=78&Itemid=45](http://fabrice.hatem.free.fr/index.php?option=com_content&task=category&sectionid=3&id=78&Itemid=45)